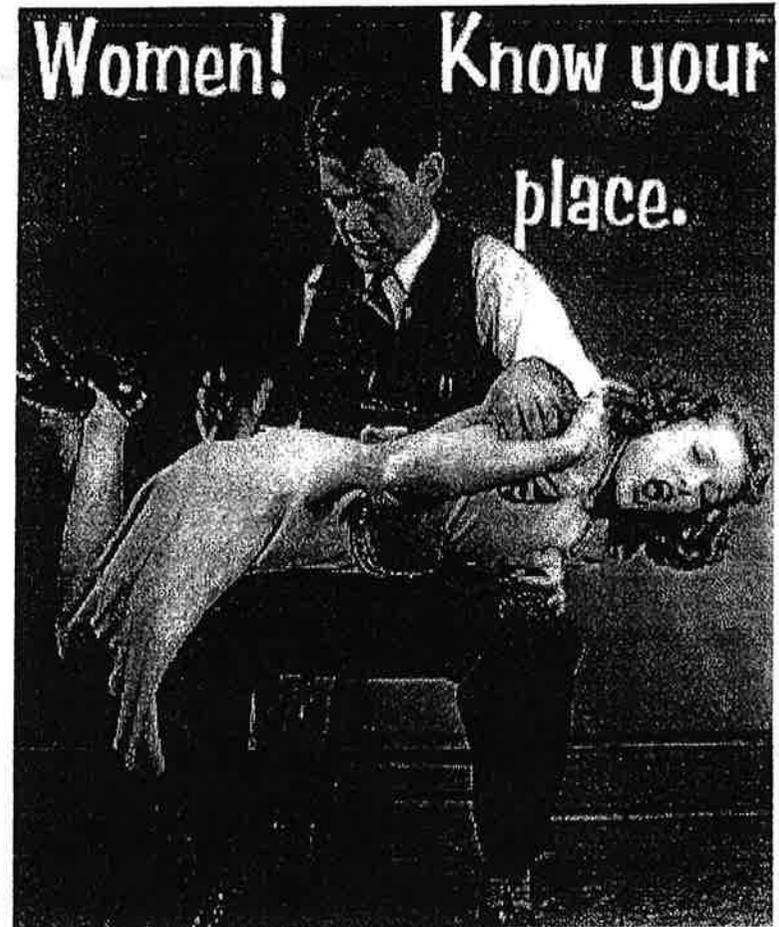


**SALE FEMINISTE TANT QU'IL LE
FAUDRA!**



Sexisme + Riposte

=

Sanction

ou la triste difficulté de devenir féministe

Je ne veux plus que ma parole compte moins que la leur. Je suis triste et en colère que ces histoires aient amené à des ruptures et des déceptions plutôt qu'à du soutien et des changements.

Pour moi, ce qui s'est passé c'est que je n'étais pas digne de contrer la parole d'un homme d'émettre une critique, jamais leur confort n'a été remis en cause c'est moi qui ai toujours du m'adapter.

Par ce texte je veux prouver que non seulement le sexisme ordinaire existe, que ce bon vieux patriarcat est bien vivant mais qu'en plus la femme qui refuse de se plier à cet ordre, qui veut arracher quelques privilèges aux hommes est évaluée. Cette évaluation est déjà une part de la sanction globale qu'elle subit pour son comportement déviant.

Ce qui m'est arrivé est l'exemple type de la non prise en compte des violences de genre comme une situation éminemment politique. Mais également de la non reconnaissance et le manque de gestion collective de ces violences. Systématiquement renvoyer ces situations à l'intime et à l'interindividuel permet encore trop souvent de laisser aux hommes la possibilité de ne pas se positionner et donc de ne pas se poser de question. Les violences étant vidées de son sens politique il n'a pas à soulever de questions générales sur des comportements structurels, cela permet le « *moi, je ne suis pas comme ça...* » et leur permet de se laisser aller à leur bonne conscience, tout en continuant de se préoccuper de LA lutte, la vraie, celle qui a des couilles.

J'ai besoin que les violences que j'ai subies et l'oppression que je subis encore soient reconnues. J'espère que ce texte permettra de prendre en compte plus facilement les situations de violences ordinaires et que des ripostes soient possibles en fonction de ce que les victimes trouvent approprié et qu'elles soient écoutées et non sanctionnées.

Si j'écris ce texte c'est parce que dans les 6 derniers mois, j'ai vécu des situations significatives, qui mettent en relief beaucoup de mes préoccupations du moment, qui sont récentes pour moi, qui touchent au féminisme.

« Devenir » féministe n'est pas évident, bien qu'évoluant depuis plusieurs années majoritairement dans un univers politisé ainsi que plus récemment dans les sphères squat-anarchistes-blabla, ce n'est pas un passage aisé. On se heurte au regard de ses potes qui ne sont pas de ce « milieu » et qui ne comprennent pas d'où vient cette nouvelle intransigeance, et on doit parfaire notre capacité d'analyse et notre argumentaire avec nos potes du milieu, ce qui est d'autant plus difficile qu'ils ont intégré un certain nombre de codes, qui, souvent sous prétexte de bonne volonté leur permettent de passer entre les mailles du filet et d'être tranquilles.

Devenir féministe ça implique de mettre nos amis individus de construction masculine en face des oppressions dont ils sont capables, de les inclure dans la masse de leurs congénères et de stipuler qu'il faut que ça change et que bien sûr tout ça est politique.

Je voudrais revenir plus spécifiquement ici sur deux épisodes particulièrement violents qui me sont arrivés et qui ont eu beaucoup d'implication dans mes relations ainsi que dans mes réflexions sur la condition qui découle de ma condition de fille. Mais avant d'en venir concrètement à l'analyse de ces situations j'ai besoin de faire une petite présentation du tableau de base.

Je suis une fille blanche, jeune, issue de la classe moyenne, en plein cursus d'études supérieures, pas franchement normée physiquement (voire carrément pas) qui était jusque récemment entourée principalement de garçons en grande partie politisés et plus ou moins radicaux et actifs. Il faut noter que je suis une « grande gueule » ce qui me permet d'occuper un certain espace, d'acquérir une certaine visibilité et d'avoir une certaine reconnaissance, d'être « une fille qui en a ». C'est aussi ce qui m'a permis de ne pas vivre trop violemment le climat de sexisme ambiant. Mon rôle au niveau de mon entourage était une espèce de parfait mélange des statuts que peut avoir une femme dans la vie d'un homme.

Pour tous, j'étais un refuge, une sorte de maman qui panse les plaies, prépare des chocolats chauds (et qui se cogne la vaisselle après), une confidente, celle qui écoute, qui analyse et qui conseille, une fille avec qui on dort quand on se sent seul à qui on fait des calins mais avec qui on ne

les assume pas (je réfléchirai plus tard aux implications de mon physique dans tout ça) et aussi une pote de beuverie qui fait autant de bruit qu'un gars, chacun avait ses attentes ses spécificités et moi, je composais. Globalement, je n'ai pris la dimension d'animal politique que récemment quand j'ai revendiqué un engagement fort (et intrigant pour certains) et que j'ai moi-même provoqué des temps de discussion politique. Pourtant, j'avais évolué dans la même structure que l'un d'entre eux, A.

Un jour, j'ai fait une rencontre, une fille, elle m'a prêté des livres (Simone, Simone¹...) on a cogité ensemble, on a habité ensemble, on a évolué ensemble et bah, merci... d'elle et de nos luttes sont nées d'autres rencontres et des tas de trucs chouettes, beaucoup d'analyses relationnelles et de décortication des comportements des gen-tes qui nous entourent et donc des comportements genrés. C'est de ça que je veux parler aujourd'hui.

rapport au monde du dehors laisse vite place à la désillusion et aux grandes déceptions. Je veux avec ce texte mettre l'accent sur des bonnes intentions ou pire des déconstructions factices, les problèmes restent les mêmes mais se visibilisent avec moins d'intensité si bien que les remarques riment trop souvent avec hystérie, paranoïa, ou encore le fameux « *pétage de câble* » qui va si mal au teint des douces femmes. C'est souvent exagéré d'adopter une grille d'analyse genrée, et ce n'est jamais considéré comme vraiment légitime .

Pour ma part, cette phase s'est soldée par un certain nombre de ruptures ou de relations qui meurent à petit feu. La plupart du temps c'est à cause de la non-prise en compte effective de mes remarques et demandes. Ces ruptures sont particulièrement douloureuses parce qu'elles touchent des personnes que souvent je respecte politiquement et affectionne, avec qui je partage d'autres luttes. Elles sont conscientes de ces problématiques mais qui ont simplement choisi de ne pas considérer les changements comme nécessaires et prioritaires.

★ Le grand déballage

Mais c'est beaucoup d'intime et beaucoup de déballage tout ça... Quand j'ai commencé à lire des textes féministes j'ai toujours trouvé que les témoignages étaient nombreux et souvent je leur préférais la théorie pure et dure. Je m'étais promis de ne jamais écrire des bouts de ma vie. Toutefois, si j'écris ce texte aujourd'hui c'est non seulement pour me soulager et évacuer tout ça mais aussi pour démontrer un certain nombre de constats qui se retrouvent dans tout un tas de configurations.

Quand je pense à ces histoires je suis en colère parce que c'est terriblement banal.

Je veux dire que les violences sexistes ne sont pas seulement des faits spectaculaires et extra-ordinaire (bien qu'en réalité le viol et les coups assimilés comme l'apanage des violences sexistes ne sortent pas tant de l'ordinaire dans les imaginaires comme dans les faits). Je refuse la hiérarchie des violences qu'on nous impose, je refuse qu'on me dise quand je peux riposter ou non, je refuse qu'on juge pour moi si je dois me sentir agressée et qu'on décide si ma réponse est valable ou non. Je refuse de me laisser aller à la victimisation. Je refuse qu'on me demande d'être une bonne victime et de ne pas riposter parce que ça sort d'un schéma préétabli pour moi et que je serai sanctionnée.

¹ De Beauvoir, *le deuxième sexe...*

Tristes conclusions

★ Ruptures en cascades

Le passage au féminisme implique une prise de conscience de certains comportements et souvent une analyse rétrospective de sa vie peu glorieuse. Se rendre compte qu'on s'est faite écraser dans nombre de nos rapports qu'on ne jugeait pas pires ou même « biens » est difficile. Ce qui rend complexe pour moi l'écriture de ce texte est qu'il rend concret un certain nombre de ruptures ou de déceptions. Rassembler tout ça ici permet de poser la situation et de rendre à la fois ces ruptures nécessaires et effectives.

J'ai remarqué depuis ces épisodes que le féminisme, n'est que difficilement conciliable avec des relations avec des gars. Dans mon cas, il a été difficile de dire aux garçons qui m'entouraient qu'ils exerçaient une oppression sur moi. La plupart du temps il ne l'ont pas entendu ou n'y ont pas accordé l'importance nécessaire. Le féminisme met en avant des comportements omniprésents qui sont extrêmement intégrés chez nos amis construits à base de masculinité. Cette lutte n'étant pas prioritaire pour eux (puisqu'ils ne retirent que des avantages de cette situation et que l'émancipation n'est pas une nécessité à leur niveau), même s'ils entendent et comprennent ce que nous voulons, c'est souvent relégué à l'arrière plan. De plus, ce que nous voulons nécessite de porter attention à la sphère privée, aux relations et d'en PARLER. C'est impensable. C'est dans des moments comme ça qu'on nous dit qu'on parle trop de féminisme, qu'il faut aussi penser aux autres luttes, que « *c'est fatigant* ».

Oui, c'est fatigant et non, ce n'est pas facile. Mais cette situation n'est pas aménageable, on ne se contentera pas de ce qu'ils veulent bien nous donner. La prise de conscience de cette oppression rend de plus en plus évidente la nécessité d'en sortir. C'est cette nécessité qu'ils préfèrent oublier.

Devenir féministe n'est pas un passage aisé, c'est stigmatisant, et ça laisse peu d'espaces dans lesquels on se sent bien, on ressent une double pression, celle d'être une fille et celle d'être la féministe chiante. Mais l'illusion selon laquelle les sphères anarchistes ou libertaires seraient exemptes de cette oppression (et des autres) parce que les gen.te.s y ont réfléchi ne tient pas longtemps. Ce qui apparaît comme tellement mieux par

Premier épisode

Un type, Z, a fait apparition dans ma vie (ou plutôt dans la vie de mes amis) c'était le petit ami d'une copine. Il s'est très vite intégré dans ma bande de potes mais moi il me mettait mal à l'aise. Mal à l'aise parce que c'est le genre de gars qui te soupèse du regard quand il te voit, son regard est gênant, toutes ses blagues sont nécessairement racistes ou sexistes, il se vante d'exploits sexuels dégradants et humiliants pour les filles, il est fan de Francky Vincent, il parle fort, il rie fort, il prend un malin plaisir à tester les limites des gen.tes et à ce que le monde entier le regarde. Je n'ai pas fait une seule soirée avec lui sans que ce ne soit lourd ou que sa présence ne me gêne. J'en ai parlé à mes potes, surtout à mon meilleur ami A, avec qui, contrairement au reste de la bande, j'avais de plus grandes capacités et possibilités de communication. Mais les réponses étaient toujours les mêmes : « *il est comme ça, c'est pour rire, tu sais bien qu'au fond, il ne pense pas ce qu'il dit* ». La meilleure excuse est celle selon laquelle il serait un personnage. J'avais aussi la désagréable sensation qu'il adaptait son discours à ses interlocuteurs et ainsi, évitait de se mettre mal vis-à-vis de gars plus alertes à ce genre de problèmes. Un jour, il est allé trop loin dans la blague (bien sûr c'est toujours des blagues) et j'ai dit que je ne voulais plus le voir chez moi, ce qui a été respecté par mes amis mais qui n'a pas donné plus de suites que ça.

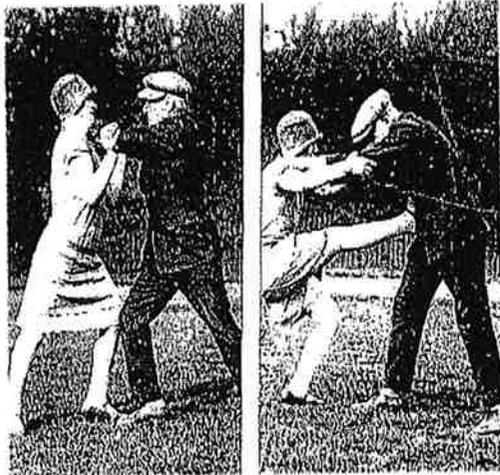
Je ne l'ai presque plus vu, j'en n'ai presque plus entendu parlé même si ça restait un sujet de discussion récurrent avec mon meilleur ami et que les conclusions étaient toujours les mêmes et décevantes. Je ne voyais pas encore cette situation comme un débordement de quelque chose d'existant, et de gênant. Je le voyais comme quelqu'un qui va trop loin mais qui n'a rien à voir avec les autres.

Un soir, dans une soirée chez mon meilleur ami, une soirée bien arrosée, ça a été l'explosion. Une de ces soirées où la musique est trop forte pour qu'on puisse entendre quoique ce soit et où tout le monde est trop ivre pour pouvoir voir quoique ce soit. J'étais à genoux, je ne sais plus pourquoi, il est venu danser en face de moi, il était debout sa braguette à quelques centimètres de mon visage, j'étais mal, j'ai voulu me lever et il m'a dit « *allez, reste à genoux...* ». Je l'ai poussé pour pouvoir passer et je tirais franchement la gueule, quand il a pris à parti les autres en disant « *je savais pas qu'on était à une soirée Ni putes Ni soumises* », je lui ai répondu un « *ta gueule* » et je suis sortie. J'ai éclaté en sanglots dans les bras d'une fille que je ne connaissais pas et qui n'a rien compris. Bien sûr, des gros porcs dans la rue il y en a et on a l'habitude, mais là c'était chez mes potes, dans un endroit où je me sentais bien, en sécurité et épaulée. Je ne pleure presque jamais en public, je m'en sors plutôt par

l'agressivité. Je me rappelle que j'ai pensé que j'aurais dû lui mettre ma main dans la gueule tout de suite... Le reste de la soirée m'a gavée, j'étais super mal et personne ne l'avait vu mise à part cette fille (et oui, une fille...) et plus tard mon petit ami, et les autres se battaient comme des lionceaux ou étaient en pleine parade amoureuse, de toutes façons tout le monde avait trop bu.

Je me sentais d'autant plus mal que quelque jours auparavant j'avais eu une discussion très longue, très laborieuse et très sérieuse sur l'humour sexiste, où je disais que c'était gênant pour moi, que même si je ne me sentais pas nécessairement visée je trouvais ça désagréable, tout en leur disant qu'ils n'étaient pas des modèles d'antisexisme. Ce qu'ils ne comprenaient pas parce que quand même « y'a pire ailleurs ».

Comme il a compris que je digérais mal ce qu'il voulait faire passer pour une boutade, Z. a essayé de faire le gentil plus tard dans la soirée, je l'envoyais chier j'ai fini par aller me coucher. J'étais furieuse, je dormais avec mon petit ami et je lui disais que je voulais en parler à mes potes et qu'ils en parlaient avec Z. (toujours dans cette optique qu'ils n'étaient pas comme lui) et qu'ils lui disent qu'à eux aussi ça leur pèse (pour moi, il ne pouvait pas en être autrement), je pensais lui parler le lendemain et qu'ils me soutiendraient.



Et puis, Z. a déboulé dans la chambre dans laquelle nous étions en demandant de lui filer un des matelas sur lesquels on dormait. Je lui réponds que si quelqu'un doit dormir par terre c'est pas moi et que je veux qu'il s'en aille. Il m'a prise de haut et a ricané en me disant quelque chose dont je ne me rappelle pas bien mais qui voulait dire « alors la petite féministe a pris la mouche pour des broutilles », je lui ai répété nettement plus fermement de s'en aller que je ne voulais plus le voir et qu'on en parlerait le lendemain, il restait là à rire de ma colère... J'ai répété encore (j'insiste encore dessus comme pour justifier la suite...) et je me suis levée (je me rappelle m'être dit que je n'étais pas épilée et je ne portais qu'un t-shirt et une culotte, les normes nous rattrapent toujours...), là; j'hurlais et je lui ai avancé dessus, il ne reculait pas et faisait mine de ne pas comprendre, je l'ai frappé en lui disant de partir, je lui ai mis plusieurs coups de poings et de pieds, je braillais, et là, pour lui j'ai pétié les plombs. Sa surprise signifiait bien que ce n'était pas lui qui m'avait poussée à bout c'est moi qui craquais. Il était hors de question qu'il se remette en cause ou qu'il s'estime

suppose la maternité. Son comportement est ambivalent, d'un côté elle juge que j'ai bien mérité cette correction et que j'ai simulé la souffrance (là on est dans le registre de la punition et de l'enfance), d'un autre côté elle juge que c'est un conflit entre lui et moi et qu'elle n'a ni à s'en mêler, ni à me protéger quand je suis physiquement menacée (là, je suis adulte responsable, elle renonce au droit d'ingérence qui lui est donné du fait qu'elle soit ma mère). Quoiqu'il en soit j'ai été infantilisée, l'argument de l'âge est imparable. Il me considère comme sa fille, il peut donc me punir, et ma mère ne peut pas s'opposer à cette expression virile de l'autorité paternelle, son statut ne lui permet pas.

Phase 4: celui qui reste c'est celui qui gagne et c'est lui qui reste...

Le partage des espaces qui a suivi cette histoire est assez symptomatique. En effet, c'est lui qui est resté et qui a pu parler avec ma mère et c'est moi qui ai été renvoyée ailleurs. Quand il est parti il était trop tard dans la nuit pour avoir une discussion posée avec ma mère et pour moi ce partage d'espace signifiait une claire prise de parti, pour lui. Quand j'en ai reparlé avec ma mère non seulement elle a refusé de prendre en compte ce que j'avais pu ressentir et mes exigences de prise de position mais en plus elle l'a placé dans une situation de victime « il n'a pas compris tu sais, il était vraiment mal après, il te considère comme sa fille ». C'est lui qui avait souffert, pas moi, moi, j'ai simulé...



Ma mère juge elle aussi que la sanction n'est pas une erreur, voire qu'elle est nécessaire pour la sale féministe arrogante que je suis. Elle la justifie pour justifier son manque de réaction. Elle se fait donc le relais de cette sanction elle l'approuve. Il est évident qu'elle n'en fait pas la même analyse que moi, mais si je devais continuer sur ma lancée je dirais qu'elle préfère ignorer sa condition et de se raccrocher au fait que c'est une femme forte, qu'on ne lui marche pas sur les pieds comme ça, et donc elle préfère ne pas voir qu'elle subit une oppression genrée en particulier de la part de ses proches. Se reconnaître dominée est une démarche complexe et blessante.

tenu compte, j'ai refusé de me fier à leur expérience et de leur donner raison. Il s'est donc senti menacé dans les supériorités qu'il pouvait avoir sur moi, l'âge et le genre. Donc, en guise de réponse à ce qu'il pouvait assimiler à une agression, il m'a évaluée, toutefois, quand cette discussion est allée trop loin pour moi et que j'ai voulu arrêter, je n'ai pas pu, il fallait que je reste, que je continue même si ça me faisait souffrir, et surtout que j'entende raison. Je ne pouvais pas partir sans reconnaître leur point de vue comme étant le bon. J'ai donc été priée, vigoureusement disons de rester. Mais quand là aussi j'ai refusé de me plier à l'ordre qu'il me donnait, il a donc recouru à la force, je ne pouvais être qu'effrontée à renier son autorité comme ça. J'ai mal agi, j'ai été punie. Encore une fois la sanction est donnée au vilain péché de féminisme.

Phase 3: Le retour à l'enfance

J'ai donc été ensuite traitée en conséquence, avec de vieux relents nauséabonds de paternalisme refoulés. Quand il dit à ma mère qu'il ne me serre pas si fort et que je fais du « cinéma » c'est une manière de me faire retomber en enfance. Les enfants ça pleure pour rien, il ne faut pas les croire, ils sont irresponsables et colériques. Il se mettait dans la position du père qui sanctionne.

Quand je suis revenue dans une posture adulte pour lui dire ce que je pensais de ce qui venait de se passer, là aussi son mépris était probant. « *Si ça se trouve, maintenant, elle a quelque chose d'intelligent à dire* ». C'est après la sanction que je pouvais devenir intelligente, ce n'est pas par moi-même c'est grâce à son intervention, (au passage ça veut dire qu'au long de la discussion qui a précédé je ne l'ai pas été), son rôle était de me faire entendre raison.

En revanche, c'est la larme à l'œil qu'il m'a balancé cette phrase assassine, il n'assumait pas son acte (pourtant pas si grave puisque je faisais semblant d'avoir mal... non ?). Non, seulement il n'assumait pas, mais en plus, il était blessé de ne pas m'avoir contenue. Là encore c'est l'attitude du père qui sanctionne son enfant, mais qui reste profondément touché et blessé de ce comportement ingrat qu'elle ose se permettre.

Même si au début ma mère m'a elle aussi complètement infantilisée en m'envoyant pleurer dans ma chambre, elle m'a, elle traité plus en adulte que jamais. A aucun moment elle ne m'a protégée de cet homme qui me faisait mal, elle s'en est remise à lui, et n'a réagi que quand j'ai commencé à pouvoir me défendre et le frapper aussi. Elle a très vite renoncé au rôle protecteur que

responsable de ce qui se passait. D'ailleurs, quand il a rejoint les autres il leur a dit : « *je voulais un matelas elle a pas voulu me le donner, elle m'a tapé* ». Pitchoune !

Il a fini par partir, et je me suis écroulée en pleurs en disant que je ne lui avais pas fait assez mal. J'ai pleuré toute la nuit en me disant que je ne voulais plus le voir, et que mes potes n'allaient pas comprendre et que pourtant j'allais leur demander de prendre parti. Je voulais en parler clairement avec eux et ne pas laisser cela au rang de simple anecdote et dire que ce type n'était pas le seul responsable, c'est aussi des ambiances et que eux ne sont pas si différents en fin de compte. Je voyais d'avance les emprises que ça pourrait avoir sur mes relations, j'étais en face de gens qui ne savent pas parler et je savais que je n'oublierai pas si vite, que ça allait détruire mes rapports avec eux.

Après, personne n'est venu, certains n'ont pas entendu parce qu'ils étaient trop bourrés, d'autres « dormaient » (mais je persiste à penser que ce n'est pas possible de ne pas les avoir réveillés) d'autres sont justes restés sans rien faire. Je ne m'imaginai pas croiser sa gueule au pit-dèj et encore moins ravoir un contact quelconque avec ce *personnage* au final si banal. On a mis le réveil à 6H pour avoir le premier bus et on est partis mon petit ami et moi.

En rentrant chez moi, j'ai tenté de me calmer, je tremblais encore, je voulais dormir, mais j'y arrivais pas. J'ai donc appelé ma copine-permanence-féministe-et-gros-bobos, j'ai raconté et on a essayé de voir comment je pouvais appréhender les jours qui allaient suivre, les discussions que je voulais avoir et quelle forme leur donner. J'ai aussi appelé un pote, D., qui était proche du gars en question et qui était politiquement plus proche de moi que les autres, il était aussi présent au début de la soirée mais était parti avant le moment crucial. Je voulais lui dire ce qui s'était passé et lui demander plus ou moins clairement d'en parler avec Z. de lui dire ce qu'il n'aurait pas entendu d'un point de vue qu'il juge certainement hystérique : le mien.

Le début d'après-midi approchant j'étais convaincue d'avoir un coup de fil au moins d'A. dont j'étais la plus proche pour savoir ce qui s'est passé et comment j'allais. Seulement la fin d'après-midi est très vite arrivée et... rien. Je me suis sentie très seule et je voyais arriver les « *mais il rigolait* » agrémentés de « *mais il était bourré* » alors j'ai d'abord appelé A. qui m'a dit qu'il trouvait ma réaction « *disproportionnée* » et que de toutes façons il ne concevait pas la violence physique. Il n'a pas cherché à savoir ce qui s'est passé et ne m'a même pas demandé de nouvelles. Je lui ai raccroché au nez, j'étais folle de rage. J'ai appelé B. un autre des types présents dans la soirée qui m'a dit le fameux « *mais il était bourré* » et que c'était entre Z. et moi qu'il n'avait pas à s'en mêler. Ma déception a été énorme. Alors, j'ai commencé à écrire le texte suivant, que je voulais leur faire parvenir à tous avant de parler individuellement avec eux.

Les exemples de ce texte sortent de diverses discussions où vous n'étiez pas tous présents ce qui peut parfois créer un certain décalage, et le but de ce texte n'est pas de généraliser et de vous mettre dans le même panier, ni de vous accabler sous le sexisme ambiant. Seulement, pour moi ce qui s'est passé samedi est symptomatique de la société et fait écho à ce dont j'ai pu parler avec certains d'entre vous. Vos réactions ou vos non-réactions justement, m'ont mise en colère et déçue aussi un peu. Pour moi, cette situation dévoile de multiples enjeux et risque d'influer sur nos relations. Etant données les tentatives de discussions qui furent plus ou moins des échecs, j'ai pris la décision de vous écrire pour ne rien oublier, mais aussi pour susciter pensées et réflexions en dehors de cadre où l'affect joue trop. La matière collective qu'est ce texte est pour moi une porte ouverte à la potentialité qu'on parle entre nous des questions de fond que peut bien soulever cette situation, mais aussi que vous en parliez entre mecs.

C'est ambiant, c'est là, c'est tout le temps... Le sexisme et tout ce qui peut permettre de le nier, de le dissimuler, de l'atténuer, les parades diverses pour ne pas se sentir coupable et oppresseur. Ce qui s'est passé samedi soir autant la soirée que « l'évènement » en lui-même en est révélateur.

Je l'entends d'ici se défendre à grand coup de « mais c'était pour rire » et de « mais on avait bu ».

L'alcool et l'humour sont les paravents de tous les comportements qui peuvent être blessants, on peut rire de tout et l'alcool désinhibe alors allons-y. C'est comme ça que se transforme la soirée d'anniversaire de mon meilleur ami en joute virile où chacun doit prouver sa force, et surenchérir dans le manque de finesse, où les hommes se battent et où les filles rigolent autour, où quand une fille danse on se frotte à elle sans vergogne (vous me direz que vous faites ça entre vous aussi, mais on évolue dans une société hétéronormée, on est tous hétéros, alors ce n'est pas la même chose).

D'ailleurs, j'apprécierais beaucoup que ce genre de personnage comprenne que les gens n'ont pas les mêmes rapports physiques avec tout le monde et que ce n'est pas parce que je danse près d'un d'entre vous que j'ai envie qu'il se colle à mon cul dès qu'il en a l'occasion.

L'alcool d'abord, quand on ne contrôle pas ce qu'on dit et ce qu'on fait quand on boit, on ne boit pas, ou au moins pas à ce point, et surtout à aucun niveau ce n'est une excuse, il ne permet pas tout et n'allège rien. L'alcool n'enlève aucune gravité, aucune responsabilité à son comportement il lui permet seulement de tenter de se trouver des excuses... A ceux qui m'ont répondu un « mais il était bourré » je répondrais qu'il est responsable de son comportement quand même.

De plus, même entre eux le débat était inégal, quand j'ai demandé à ce qu'on ne me coupe pas ce fut approximativement appliqué mais seulement à moi, entre eux ils s'interrompaient, le plus souvent c'était lui qui coupait ma mère comme on peu s'en douter, quand je gardais mon attention sur ce qu'elle disait, elle arrêta de parler pour le regarder et donc me signifier que je devrais faire de même. Cette configuration est malheureusement banale à mourir.

Lui, étant moins au fait de mes expériences, modes de vie, idées que ma mère, me questionnait, mais seulement sur le mode de l'évaluation, il cherchait en permanence à me pousser dans mes retranchements, à l'erreur ou au silence. Il utilisait régulièrement des contres exemples, censés invalider les constats généraux que je tirais. Non seulement, mon argumentaire était évalué pour voir si je savais le tenir et aussi par conséquent si j'étais en droit de le tenir. C'est la validité de mes idées qui était évaluée et par extension ma validité. Constamment c'est leur fameuse expérience (et aussi des odes à la nature humaine...) qui leur permettait d'invalider ce que je disais : « moi, je connais des pères de famille qui ont arrêté de travailler pour élever leurs gosses », « oui, mais combien ? Trop peu, et puis même si on admet que les hommes sont plus impliqués dans le dressage des enfants, les femmes continuent de se cogner le ménage et la bouffe en plus du boulot. », « non tu ne peux pas dire ça, je fais autant le ménage que ma femme », « 70% des tâches ménagères sont effectuées par des femmes », « tu sais, les statistiques on leur fait dire n'importe quoi, pour quelqu'un d'aussi impliqué politiquement tu devrais savoir ça ».

Aucun de mes arguments n'était acceptable, parce que je ne SAVAIS pas, je ne pouvais pas savoir, puisque ce sont eux qui avaient le savoir et qui devaient me le transmettre. Plus précisément c'est lui qui avait raison.

Phase 2 : contrainte physique et sanction

Ensuite, je vois dans la violence qu'il a exercée et dans l'opposition physique dans laquelle il s'est placé, une sanction par rapport à la discussion qui a précédé. Je suis féministe, je lui ai dit, ça représente une menace pour son statut social et ses privilèges autant que pour sa bonne conscience. Il a immédiatement été remis à sa place quand j'ai demandé le droit au même espace de parole que lui. Le fait qu'ils soient plus vieux était également un avantage notable dans la répartition des rôles dans cette conversation, pourtant je n'en ai pas



précédé. Quand ma tante lui a parlé des marques que j'avais et du fait que le lendemain j'avais tellement mal au dos que je ne pouvais pas bouger, elle lui a répondu que j'aurais très bien pu me faire ces bleus toute seule et que j'avais certainement exagéré sur les conséquences.

J'ai donc décidé suite à ça et à nos rapports d'ordinaire tendus de ne plus aller chez ma mère, de la voir dans certains cadres précis et de lui demander de faire en sorte que je ne voie plus J. et aussi de prendre position sur ce qui s'est passé. Elle m'a répondu que cette affaire ne la regardait pas que c'était entre lui et moi, que si je devais en parler avec quelqu'un c'était avec lui, qu'elle était prête à l'appeler. Quand j'ai dit que je ne voulais pas lui parler et que je ne voulais plus le voir, elle m'a fait comprendre que c'était lâche. Quoiqu'il en soit elle a refusé de prendre position et surtout pas en ma faveur, elle soutenait que j'étais allée trop loin, qu'il n'avait pas voulu me faire mal, que je me suis jetée toute seule sur le canapé...

Dans cette histoire je vois plusieurs éléments importants : le fait que l'on me reproche d'avoir riposté trop violemment, le sens de cette violence (sanction par rapport au féminisme, âgisme...), la gestion des conséquences et des conflits, le dénigrement de mes positions politiques et encore une fois le refus de prendre position. C'est un peu pêle-mêle alors je vais prendre chaque point de manière chronologique.

Phase 1: la discussion

Tout d'abord, dans le cadre de la discussion même sur le sexisme, j'ai compris un grand décalage, pas tant dans les opinions politiques qui étaient pourtant complètement antagonistes mais dans le poids de la parole et de l'idée. J'étais seule, ils étaient deux, il y avait un homme et surtout ils étaient plus vieux. Nous parlions d'un sujet que je maîtrise bien, sur lequel j'ai beaucoup réfléchi et duquel j'ai déjà beaucoup parlé. Mais cela, ne m'a pas permis d'acquérir un poids suffisant pour compter. Souvent il m'a été reproché de ne pas coller assez à la vraie vie, d'être utopiste ou idéaliste et comme chacun sait on s'assagit avec le temps, on apprend on comprend qu'on ne peut pas vraiment changer le monde et que d'ailleurs, c'est pas si utile que ça. A plusieurs reprises, j'ai entendu, que eux ils avaient l'expérience, qu'ils savaient. Mais on ne peut pas dire que je ne sache pas ce qu'est le sexisme, que je ne sache pas comment se crée une construction sociale et que je n'ai pas la capacité d'analyser ce qui la fait exister et de savoir comment je préfère la combattre. Mon point de vue était systématiquement dénigré par un manque d'expérience. Mais ils n'ont aucune idée de la vie que je mène, des milieux et des gens avec qui j'évolue et donc ne peuvent pas avoir plus d'expérience que moi en la matière.

Je refuse de rattacher mon geste, mes paroles, mes coups, et le courage (oui !) qu'il m'a fallu pour l'affronter à ce que j'ai pu boire, je ne cherche pas de circonstances atténuantes, je sais ce que j'ai fait, je sais pourquoi, et je ne m'en excuserai jamais. Je ne m'en excuserai jamais pour la simple et bonne raison qu'il ne devait en aucun cas me parler comme ça, me traiter comme ça, ou même penser le faire, et qu'il aurait pas dû nier mon envie (clairement explicitée) qu'il s'en aille et me laisse tranquille.

L'humour ensuite, il a ses limites quand il touche l'humiliation. Ce qui c'est passé pour moi est la preuve par l'exemple de la discussion sur l'humour et le sexisme. Les blagues sexistes ne sont que le reflet de la société patriarcale dans laquelle nous évoluons, d'un état de fait le tourner en dérision, l'atténuer et en est le relais et si on va au bout du raisonnement le cautionne. Sa « blague » (bien que je ne pense pas que c'en soit une) n'est qu'une manière de masquer ses envies de domination. Alors, peut-être que vous me trouverez intolérante, et qu'on peut effectivement rire de tout, mais je vous répondrais que l'ascension perpétuelle dans le crade et le gore que vous pensez être votre marque de fabrique n'est que la résultante de votre construction sociale de garçon. Et le contre exemple de la meuf aussi crade que vous ne peut en aucun cas invalider ce constat.

Je n'ai pas piqué de crise de nerfs, je n'ai pas perdu le contrôle, je n'ai pas réagi calmement c'est sûr mais je n'ai pas « craqué ».

Je ne suis pas seulement une femelle un peu trop farouche quand quelqu'un lui met sa braguette au niveau du visage en lui demandant sans politesse aucune de rester à genoux. Pour rire ou pas, je n'avais pas à subir ça. Et quand j'ai eu le malheur de signaler que ce comportement me déplaisait, il a balancé à la volée « ah, je ne savais pas que c'était une soirée ni putes ni soumises ». Non, jamais personne ne m'a traité comme ça et je ne laisserai personne le faire.

Je ne suis pas une féministe qui a pris la mouche un peu trop vite. Je lui ai dit d'arrêter je lui ai dit de partir plusieurs fois et il est resté, ridant et me prenant de haut, comme si ma colère était née d'une blague insignifiante et qu'elle n'était pas légitime. Ma colère est peut-être née d'une blague, mais cette blague n'est que le reflet de son sexisme. Il n'avait aucun droit de me mépriser de la sorte et il ne pouvait encore moins mépriser la colère qui découlait de son comportement.

Tourner en dérision une réaction en criant à la mégère féministe et castratrice est un peu trop facile et surtout parfaitement symptomatique, tout comme dire qu'il n'a pas compris ce qui s'est passé d'ailleurs. Le fait qu'il ne me parle même pas directement dans son allusion à ni putes ni soumises est le reflet de son mépris.

Il n'y a pas de réaction sans raison et il aurait peut-être dû saisir l'instant pour se

demander en quoi son comportement pouvait être oppressant. C'était pour lui le seul moyen de se disculper et de minimiser ce qu'il venait de faire, me faire passer pour une chienne de garde enragée. C'est également très simple pour vous de vous dire que vous ne comprenez pas, sans même chercher à savoir. C'est plus confortable, mais ce n'est pas mal de connaître que de se dire que j'ai pu frapper quelqu'un aussi violemment pour une simple blague un peu lourde ?

Quand on me dit qu'on ne comprend pas ma réaction je suis blessée parce que ça renvoie au fait que pour vous cette humiliation est supportable, elle peut s'accepter.

Et quand on me répond que cette réaction est « disproportionnée », j'ai juste envie de demander qui vous êtes pour juger combien je dois être blessée par telle ou telle parole ou action ? Pourquoi c'est toujours quand la fille riposte à une agression et devient violente qu'on parle de violence ? Ce n'est pas violent peut-être de s'entendre demander de rester à genoux devant une braguette, et qu'il prenne un malin plaisir à tourner en ridicule la réaction qui permettrait peut-être de le faire réfléchir ???

Pourquoi à moi on ne me demande pas ce qu'il s'est passé ? Pourquoi lui peut se plaindre, j'ai été agressée la première et je ne peux pas avoir droit à la même inquiétude ? C'est la première version qui gagne ? C'est celui qui a des bleus qui est le plus malheureux ? Pourquoi quand j'en ai parlé personne n'a bougé, pourquoi aucun d'entre vous n'est venu quand je pleurais ? Je n'ai pas à gérer ces situations toute seule, ce n'est pas une chamaillerie entre deux individus.e.s. C'est politique et ça le restera. C'aurait été une blague raciste qui aurait humilié quelqu'un comme ça, il se serait fait sortir et certainement par ce charmant jeune homme aux idéaux révolutionnaires, là c'est seulement une crise de nerfs.

Pourquoi de toutes les conversations sur la question que j'ai pu avoir avec vous le sentiment qui me reste est que le sexisme ne fait pas partie de vos priorités ? Pourquoi vous refusez de voir que c'est constant que c'est aussi dans vos comportements de guerriers imbibés, dans vos façons de parler, dans les regards de certains... Comment on peut refuser de réfléchir à l'oppression de la moitié des genre.s par la deuxième moitié ? J'ai besoin que de ça, vous en parliez entre vous, j'ai besoin que vous vous sentiez concernés. J'ai besoin que vous lui en parliez, que vous preniez position. Je refuserai en bloc tous les « ça ne me regarde pas » et autres « je n'étais pas là, je ne peux pas trancher » que j'ai malheureusement déjà entendu. S'il y a une victime ce n'est pas lui. J'ai besoin que mon acte soit reconnu pour ce qu'il est : une réponse à une agression.

Maintenant je me sens seule, parce que j'ai toujours pensé que vous m'aideriez

La tension est montée d'un cran et je me suis levée pour partir en disant que je ne me sentais pas bien, que je ne pensais pas que le moment était bon pour ce genre de discussion, et surtout que j'en avais marre de ses jugements que c'était ma vie. Qu'elle le veuille ou non soit elle s'y intéressait et ne me jugeait pas soit on en parlait plus. A la fin, je criais. J'allais quitter la pièce quand J. s'est levé et m'a attrapée par les poignets en me disant que c'est trop facile de partir comme ça. Je lui ai répondu qu'il devait me lâcher, mais il a resserré son emprise. Alors, je me suis débattue, il a serré encore plus et j'ai crié, je lui ai répété de me lâcher tout en me débattant et il m'a envoyée valdinguer sur le canapé. Ma tête a cogné contre le mur, j'étais presque allongée sur le canapé et lui m'empêchait de bouger, il était sur moi, un genou enfoncé dans mes côtes ses mains tenant mes poignets, je lui criais qu'il me faisait mal, qu'il devait me lâcher que je ne voulais pas qu'il me touche, je pleurais, il n'arrêtait pas. J'ai pu dégager un bras et je lui ai mis plusieurs coups pour qu'il me lâche. Ma mère n'a réagi qu'à ce moment là. Elle m'a dit d'arrêter. J'ai gueulé que j'arrêterai quand il me lâcherait. Alors lui a répondu calme et dédaigneux en relâchant son emprise « c'est ça, regarde comme je la tiens, quel cinéma... » alors que je pouvais effectivement me dégager, puis il s'est poussé. J'ai mis du temps à reprendre mon souffle et arrêter de pleurer. Ma mère m'a dit « file dans ta chambre ». J'ai du quitter les lieux et lui est resté.

Dans ma chambre, je me suis calmée et je me suis dis que ça ne pouvait pas finir comme ça, que j'avais des choses à dire et que je les dirais. Je suis donc retournée dans le salon où J. était en train de nettoyer des bris de verre d'une bouteille qui était tombée dans la cohue, ma mère était immobile et semblait sonnée sur le canapé. J'ai commencé à parler, ma mère m'a coupé en me demandant de me taire, J. a rétorqué la larme à l'œil « attends, si ça se trouve, maintenant, elle a quelque chose d'intelligent à dire ». Ce qui voulait dire que maintenant que j'avais reçu une bonne correction, j'aurai pu comprendre où était le droit chemin... Je suis restée calme, je lui ai dit qu'il aurait dû me lâcher quand je le lui demandais, qu'il n'avait aucun droit de se comporter comme ça, qu'il avait été violent, qu'il m'avait fait mal, que peut-être il pensait avoir une autorité quelconque sur moi ne serait-ce que par l'âge, mais ce n'était pas le cas, que je ne regrettais pas de m'être défendue et que je ne m'en excuserai pas. Il m'a répondu que je me faisais du mal à moi-même et que je faisais du mal à ma mère. Sur ce je suis repartie dans ma chambre. Et lui... il est resté encore deux longues heures.

Le lendemain, j'ai pris mon sac et je suis partie. Quelques semaines plus tard, je n'avais pas de nouvelles de ma mère et j'ai donc décidé d'aller lui parler. J'ai appelé ma tante pour savoir comment ma mère parlait de « l'évènement ». Elle m'a expliqué que ma mère disait que j'avais pété les plombs, qu'elle pensait que j'aurais pu la frapper, que c'est pour ça que J. est intervenu, que j'avais été particulièrement agressive pendant la discussion sur le sexisme qui avait

Deuxième épisode

La deuxième situation de violence que j'ai vécue est survenue dans un cadre familial. J'étais chez ma mère, son meilleur ami était présent. J'ai depuis plusieurs années des rapports très conflictuels et chaotiques avec ma mère et nous avons beaucoup de mal à communiquer. Evidemment, elle refuse en bloc mes idées et mon mode de vie. Son meilleur ami se plaît à dire que je suis la fille qu'il n'a jamais eue.

Suite à un débat dans une émission de télé vaguement intellectualisante, nous parlions de questions de genre et de féminisme. Le problème étant qu'inévitablement nous n'étions pas d'accord. Lui pensait que les femmes avaient acquis ce qu'elles devaient obtenir et que l'égalité existait de fait. Le débat a dévié sur l'existence des genres... sont-ils construits ou non ? J'ai tendance à penser que tout est construit et que le genre n'est qu'une construction sociale de plus. Mais ma mère me soutenait tout un tas de thèses naturalistes « *mais les femmes ont une certaine fonction physique dans la procréation, il doit donc en découler des rôles sociaux* »... Merci maman. J'ai pourtant fait des efforts pour rester calme et que les interactions se passent pour le mieux. J'ai dû demander à plusieurs reprises à ce que J. (l'ami de ma mère) ne me coupe pas la parole, ce à quoi on m'a répondu : « *ici, tu n'es pas en réunion, on discute* ». J'ai donc dû expliquer que pour moi discuter signifiait pouvoir finir une phrase et que j'étais déstabilisée quand on me coupe la parole, qu'après j'ai du mal à reprendre. Alors on m'a dit « *c'est normal que tu n'arrives pas à reprendre tu ne parles pas tu récites...* ».

Bref, le fait que je sois politisée et que mes argumentaires soient nécessairement travaillés a été constamment dévalorisé (c'est pas comme si c'était la première fois que j'abordais ce genre de question). De plus, on m'a reproché de parler trop de théorie et pas assez de pratique. Alors j'ai cru approprié de dire que j'essayais de vivre selon certains principes que je croyais justes, que je tentais d'appliquer ce que je pensais à ce que je vivais et que c'était pas toujours facile. Aussi, ma mère a embrayé sur mon mode de vie, et sur les squats (je ne squatte pas moi-même mais elle connaît certain.es de mes ami.es qui le font).



quelqu'il se passe que je pouvais compter sur vous et là je me retrouve seule, avec une situation grave et politique qui par votre absence de réaction devient complètement vide de sens et banale. Je suis déçue que vous ne réfléchissiez pas au pourquoi et que votre attention se focalise sur les coups qu'il a pris, que je ne compte pas dans cette histoire, qu'il soit une victime, que féminisme devienne synonyme de susceptibilité. Je ne vous demande pas de ne plus le voir, je vous demande juste de prendre conscience que CE N'EST PAS UN PERSONNAGE, pas seulement en tout cas. Vous êtes des garçons vous n'y pouvez rien, vous avez été construits en conséquence vous n'y pouviez rien non plus, mais maintenant, vous êtes là et vous ne pouvez pas vous dégager de ce que ça engendre, vous n'êtes pas les pires loin de là, mais ce n'est pas pour autant que les meufs autour de vous ne souffrent pas des effets de meute, des façons de parler, de votre humour souvent douteux, et quand bien même elles n'en souffrent pas ce n'est pas parce qu'on n'a pas conscience d'une oppression qu'elle n'existe pas, qu'il ne faut pas réfléchir à soi-même en tant qu'opresseur.

Ne pas prendre conscience, refuser de voir et de balayer devant sa porte parce qu'il y a pire ailleurs c'est seulement vouloir garder des privilèges.

Ce texte a donné plusieurs réactions, il s'adressait à trois des personnes présentes A., B. et C. Le premier qui l'a eu, C., ne l'a certainement pas lu et m'a dit qu'il n'en avait pas l'intention puisque nous en avions déjà parlé de visu et qu'il n'avait pas besoin de s'en reprendre plein la gueule. Un autre, B., n'a eu strictement aucune réaction. Et A. le dernier à l'avoir eu a fini par me dire des choses horribles. Qu'il était *naturellement* non violent, et que la violence était le refuge de l'incompétence. Que ma réaction restait extrême. Qu'il refusait de lui parler mais aussi de prendre parti puisque le remettre en question reviendrait à se remettre en question lui-même. Mais l'argument phare était que lui ne se considérait pas comme le pire des sexistes et que le monde se porterait nettement mieux si tous les hommes étaient comme lui. Et il ne m'en a jamais reparlé depuis. C'est un énorme tabou entre nous.

Ce qui s'est passé entre moi et Z. et surtout ce qui ne s'est pas passé ensuite avec mes amis est le reflet de plusieurs constats que j'avais déjà évoqué dans mes réflexions. Entre autres du fait que les conflits liés à des violences de genres sont systématiquement passés sous silence.

L'intime

Tout a été fait pour me signifier qu'il ne fallait surtout pas que cette histoire atteigne la sphère publique, n'atteigne le groupe. Si cet épisode sortait de la sphère privée d'un règlement de comptes entre individu-es, ils savaient qu'il allait être lié à une question politique, et donc les remettre en question dans leurs constructions. Ce moment s'inscrivait dans la suite d'une demande de remise en question sur leurs comportements.

C'est simple, il fallait à tout prix renvoyer cette histoire à l'intime, à mon intime et vu que je ne parlais que très peu avec eux de mes ressentis, ce n'était pas possible que le sujet ressurgisse. Tout d'abord, j'ai été isolée, dans un premier temps j'ai dû affronter sans eux le malaise qui découlait de la situation, de l'humiliation que je venais de vivre, ensuite, quand j'ai cogné et crié j'étais là aussi seule (ou plutôt renvoyée à la sphère extrêmement intime de mon couple). Lui a pu rejoindre les autres sans problème, sans même qu'on ne le tienne trop pour savoir ce qu'il s'est passé, sans même se demander si j'allais bien. Mais surtout rester dans l'indifférence dans ce genre de situation c'est rester dans le confort (une fois de plus). C'est se dire qu'on ne va pas s'encombrer avec les problèmes des autres. Mais ils oublient que ne rien faire c'est laisser faire.



Il n'y a qu'à voir les premières réactions quand j'ai demandé un avis (même pas une prise de parti) ce fut « *je n'étais pas là, je ne peux pas trancher* », c'est trop facile de n'accorder aucun crédit à ce que je peux bien dire. Mais aussi, « *c'est entre toi et lui, qu'est ce que tu veux que j'en pense ?* », pour des gens qui ont un avis politique sur tout et surtout sur ce qui ne les touche pas directement puisqu'ils sont privilégiés c'est encore une fois trop facile.

C'est un cercle vicieux qui fait que rien ne peut faire avancer les choses, pas dans mon sens en tout cas puisque je ne peux pas inférer sur ce qui est valide ou non.

La violence est quantifiée et évaluée à partir de leur analyse d'une oppression dont ils n'ont aucune idée et doit là aussi être utilisée là où ils la jugent nécessaire, ce qui veut dire avec leur accord. Nous devons soumettre à leur évaluation la validité de ce à quoi nous ripostons ainsi que les moyens avec lesquels nous ripostons.

De plus, je suis constamment sanctionnée de m'être écartée du droit chemin on me reproche ce qui hier était une qualité, mes actes et mes pensées sont dévalorisées. J'ai enfreint les règles qu'ils m'avaient dictées et les normes qu'ils avaient mises à mon émancipation. Je suis punie.

Mon comportement a été jugé violent par rapport au sien. mais nous placer sur un pied d'égalité est une erreur. On ne peut pas voir les violences des hommes



contre les femmes et celles des femmes contre les hommes (largement minoritaires d'ailleurs) sur le même plan. Ce serait nier l'existence de la violence permanente que crée le patriarcat, là est toute la différence entre antisexisme et féminisme. Il a mal parlé, et il a pris des coups, c'est disproportionné ! Mais c'est sans compter le sexisme ambiant qui peut excéder, la globalité du

personnage et le fait qu'en l'occurrence il ne m'a pas laissé le choix, il a été prévenu. Et même si ces conditions n'avaient pas été réunies, on oublie trop souvent, que la plus grosse part du sexisme est complètement intégrée et les réactions et l'indulgence des filles sont souvent déterminées par le sexisme ambiant.

Le patriarcat est un état de fait, même si nous le combattons nous sommes obligées de faire avec d'une certaine manière et donc de le tolérer. Cette tolérance est souvent inconsciente, il y a des choses qu'on préfère ne pas relever, ne pas voir... c'est ce qui nous permet de continuer à côtoyer des hommes. J'aimerais voir mes potes, mecs, blancs, hétéros, calibrés, de classe moyenne, tranquillement instruits, conscients et politisés subir ça. D'ailleurs, la preuve en est que ce n'est pas si facile. Pendant une période avec une copine, on faisait des blagues « anti-mecs », consistant la plupart du temps à dire qu'on avait pas besoin d'eux pour vivre. Mon entourage pourtant si compréhensif sur les questions du sexisme, le vivaient extrêmement mal, ils ne comprenaient pas, se sentaient agressés, dégradés, ils ont fait pression pour qu'on arrête, ils ont gagné. Ca a duré un mois. Pourtant, pour eux, ces blagues n'étaient pas le relais d'un climat permanent d'oppression, d'une oppression sociétale.

Mais on ne me reproche pas seulement la violence, on me reproche de ne pas avoir été maîtresse de moi-même. On me dit que je suis nerveuse et que je m'emballe vite. Avant j'étais une grande gueule et c'était une qualité, ça me permettait d'avoir une certaine reconnaissance sociale. Mais là je ne me suis pas maîtrisée. J'ai piqué une crise, peut-être même que mon utérus m'a joué des tours jusqu'à me pousser à l'hystérie, la fameuse... Et puis la colère c'est un péché capital non ? Si seulement cette violence avait été réfléchie, qu'elle avait vraiment un sens, peut-être qu'ils auraient pu comprendre. Mais encore une fois ce sont eux qui décident que ça n'a pas de sens, pour moi c'est très clair et je leur ai donné mes arguments, mais ils sont inacceptables...

Renvoyer ce qui s'est passé à l'intime c'est le réduire au silence, c'est refuser de le voir comme quelque chose de politique, quelque chose dont on parle, sur lequel on peut avoir un avis, sur lequel on doit avoir un avis. Ils n'ont pas refusé de prendre parti, ils ont refusé de prendre parti pour moi, c'est différent.

Les leurres de communication, et autres stratégies de fuites

Globalement avec ces garçons là, je ne parlais que peu de moi, je gardais tout ça pour des conversations téléphoniques avec mes copines qui sont plus loin. Je ne me suis jamais demandé pourquoi je préférerais quand même me tourner vers elles alors que eux étaient nettement plus proches de mon quotidien et donc en théorie plus à même de comprendre. Sûrement parce que les échanges sont moins fluides avec un garçon, que c'est plus « *si tu veux parler, je t'écoute, mais ne me demande pas de penser à ce que tu me dis et d'interagir...* », que les évidences ne sont pas partagées, notamment dans les pratiques conversationnelles.

La plupart du temps c'est moi qui 1) voyais les problèmes dans mes relations avec eux, parfois importants 2) qui provoquais des moments pour discuter 3) qui portais ces discussions (avancer le sujet, poser des questions, faire parler, parler beaucoup n'avoir que peu de réponses et souvent me heurter à un manque d'analyse flagrant et frustrant qui laisse penser que la relation et ses problèmes n'ont aucune importance).

Il n'est plus à prouver que le registre de communication masculin, se situe dans bien d'autres sphères que celles du relationnel et de l'intime. Souvent, je me suis retrouvée à porter des relations à leur donner des dynamiques, à les définir, à anticiper des réactions (même à anticiper des reproches et trouver des moments pour qu'on parle), à poser des questions qui resteront sans réponse, à avoir peur de communiquer et de gêner par les questions que je posais. Souvent, j'ai senti que les discussions sur les relations étaient vues comme du « *ragottage* » et étaient dévalorisées par rapport aux sujets de conversations masculins. Je vois surtout dans cette dévalorisation des analyses relationnelles un refus de se tourner vers l'intime, de refuser de prendre l'autre en compte et de porter une part de la relation mais aussi une certaine peur de la communication toute masculine. En effet, comment parler de ses relations aux autres (quelles qu'elles soient) sans parler de soi, de l'intime... *Comment ?* On ne leur a pas appris et nous, nous devons composer avec, c'est-à-dire nous taper le sale boulot, comprendre,

toujours comprendre et trouver des excuses : « *c'est un mec, pour lui, parler c'est compliqué, il essaye c'est déjà bien* ».

Dans ce cas là, la communication a été brouillée, elle n'a presque pas existé et quand elle a existé elle n'a rien fait évoluer si ce n'est les tabous.

Cette non communication rentre parfaitement dans la répartition des rôles (genrés) dans la gestion de la relation. Certains se sont contentés du silence, alors que d'autres ont écouté silencieusement prenant acte de la situation, d'autres refusaient catégoriquement mon point de vue et voyant la discorde et le conflit arriver ont préféré passer le sujet sous une chape de plomb.

Ne plus parler et me faire taire sont les meilleurs moyens que le problème n'existe pas. Si celle qui souffre de la situation refuse de se taire comme l'y incite pourtant son statut social elle y est fortement incitée par les difficultés qui naissent de la discussion et par le fait qu'elle porte non seulement une situation complexe, mais aussi le poids de la discussion et donc la responsabilité du conflit et de la stabilité dans la relation et donc de sa pérennité.

Gestion individuelle et collective

Aucun des garçons de l'entourage commun avec Z. (y compris D. qui est le plus proche de moi politiquement même si son soutien était notable et appréciable) n'a fait la démarche de créer soit des moments collectifs soit des interfaces avec Z. A une exception près, avec D., le sujet n'a jamais été réabordé avec ces garçons, et en tous cas jamais de leur propre initiative.

C'est moi qui ai amené conformément à mon rôle de fille communicante les moments pour en parler, qui ai donné des clés pour que des discussions soient lancées non seulement avec moi, mais aussi avec lui et entre eux. Ce n'était pas à moi de provoquer ou de chercher à débloquent la situation, dans l'histoire je suis la victime, mais encore une fois mon rôle de fille reste prépondérant, je dois porter mes relations avec eux, être à l'initiative des moments de discussion, souvent parler beaucoup et n'être confrontée qu'à peu de réactivité, accepter de me taire alors que j'avais clairement dit que j'avais envie et besoin qu'on en parle beaucoup, mais en plus chercher à aménager des espaces pour eux et même pour Z.

Je dois non seulement accepter leurs règles (le silence) mais en plus essayer de m'arranger pour que tout le monde (sauf moi) le vive bien. Mais en plus, plus globalement ce ne sont que des filles qui m'ont permis une réelle réflexion et un espace de discussion, je me rappelle en avoir parlé clairement avec deux autres

qu'il aurait pu avoir un rapport biaisé à cet évènement. C'est lui qui gagnait, il ne fallait pas que je déserte le terrain si je voulais être entendue. Là je me rendais compte que la parole d'un gars valait tellement qu'il n'y avait aucune nécessité de savoir ce que moi j'avais à dire, qu'aucun d'entre eux n'était prêt à remettre en cause leur pote ou eux-mêmes, et qu'il fallait que surtout, surtout, tout cela reste entre lui et moi, dans l'intime. Que ce ne soit pas public, parce que public ça veut dire politique et puis si ça reste entre lui et moi ça ne les concerne pas et donc je n'ai aucun droit de les assimiler à ce genre de comportement. C'est ainsi que c'est lui qui a configuré le cadre des futures discussions, il n'avait pas compris, pourquoi les autres y seraient parvenus, pourquoi ils auraient cherché à y parvenir ?

Et puis comme me l'a si justement fait remarqué A. lui ne s'estime pas oppresseur alors il ne voit pas pourquoi il changerait. Puisque tout se décide par leur prisme qui serait-on, nous faibles femmes pour leur dire quand ils vont trop loin, ou même sans dire d'aller trop loin, quand il sont le reflet de ce système patriarcal qui nous oppresse. C'est un argument qui m'a souvent été cité ces derniers temps et toujours par des mecs, je me garderais bien de faire des généralités mais je trouve ça relativement symptomatique d'oser dire à quelqu'un qui dit « *là y'a quelque chose qui me gêne* » (c'est donc quelque chose qui relève du ressenti de chacun et qui ne peut donc pas être remis en question) « *bah, moi je vois pas où est le problème, je me trouve même plutôt chouette, je refuse de changer, fais avec.* » Ca revient à dire « *c'est moi qui décide de ce qui peut te gêner ou pas* », c'est juger une critique comme recevable ou non.

C'est comme ça qu'il a été décidé que ma réaction était disproportionnée avant même de savoir avec quoi elle devait être proportionnelle.

Sanction face à la riposte

Tout au long de cette histoire je n'ai l'impression d'avoir entendu parler que de ma réaction (spectaculaire) et pas de son comportement (si anodin). Cela tient du fait que dans pareil cas stigmatiser une réaction comme violente est le meilleur moyen de faire oublier ce qu'est cet acte et c'est une réaction justement. Une réaction présuppose qu'on réagit à quelque chose. Là, se concentrer sur ce que j'ai fait et porter des jugements dessus est le meilleur moyen de renverser la situation. L'agresseur devient agressé par une subtile hiérarchie des violences effectuée par ceux qui ne la vivent pas.

Cette stratégie a donc tenu un moment. avant qu'il se passe quelque chose que je vive suffisamment mal et que leurs comportements les trahissent pour que je réagisse, l'idée était bien intégrée qu'ils n'étaient pas comme les autres...D'où mon immense déception.

Même quand j'ai insisté pour les sortir de cette analyse tronquée qui leur permettait tant de fois d'être exclus de la masse sexiste de leurs congénères, ils restaient eux-mêmes convaincus d'être différents ou du moins d'être moins pires selon la théorie du « *si le monde était comme moi ce serait beau, ne dis pas le contraire* ». Bah, si ! Mais je me suis rendue compte assez rapidement que ce n'était pas si simple de mettre quelqu'un en face d'une oppression qu'il exerce qu'il veuille la voir et l'assumer.

C'est moi qui décide si tu peux me juger oppressant

J'ai surtout très vite compris que de toute façon mon avis quel qu'il soit valait moins que le leur ou au moins que leur confort. Pour eux, leur prisme et leur égo sont tellement importants que cette oppression ne peut exister que s'ils la jugent valide. C'est ainsi que j'ai vu que tous les argumentaires que je pouvais avoir ne menaient à rien puisqu'ils n'étaient pas reconnus comme valables. Je n'étais pas digne de remettre leur parole, leur pensée ou leur façon d'être en question, quand bien même je ne me sentais pas bien. Jamais leur confort n'a été perturbé, il était manifestement plus important que le mien.

Selon cette théorie du « *je ne suis pas comme les autres et même si je ne peux pas échapper complètement à ma construction sociale je ne suis pas le pire* », ils étaient complètement inaccessibles à la critique de comportements genrés puisqu'ils ne peuvent en aucun cas s'inscrire dans cette grille d'analyse. Mais surtout quand j'ai insisté pour dire que « *si, si, t'es bien un garçon, regarde...* » mes arguments non plus n'étaient pas recevables. Comme il faut être deux pour régler un conflit et communiquer à ce sujet, quand quelqu'un critique quelqu'un d'autre, le premier est en droit d'attendre une réaction et une prise en compte du second. Ici, ce n'a pas été le cas. De toutes façons, l'avis d'un mec vaut toujours plus que celui d'une fille.

Si personne n'a appelé pour demander de nouvelles le lendemain de la bagarre avec Z. ce n'est pas seulement parce qu'ils ne voulaient pas prendre parti dans une affaire qu'ils jugeaient privée, c'est aussi parce qu'ils ont estimé qu'une confrontation des points de vue n'était pas nécessaire, il avait raison. L'argument de l'alcool qui servait à excuser son comportement ne permettait pourtant pas de mettre en doute son incompréhension face à ma réaction, ni même de se dire

garçons, plus proches de mes sphères politiques et clairement (ouvertement en tous cas) questionnés par les questions de genres. La première fois c'était le lendemain même, j'étais encore sacrément sonnée et fatiguée j'ai vaguement tenté de parler mais le contexte était particulier et inapproprié et le réconfort était là mais les discussions se font encore attendre, là aussi cette anecdote n'a pas pu acquérir de publicité. La deuxième fois, c'était quelqu'un à qui je souhaitais en parler depuis longtemps, c'est lui qui m'avait demandé de lui raconter tout de suite après, je lui avais demandé d'attendre un peu, et quand j'ai parlé, j'ai demandé comment gérer les problèmes relationnels que ça posait avec A notamment. Cette conversation a été laborieuse, elliptique et ne comportait que peu d'interactions. Quoiqu'il en soit mes discussions avec des gars, qu'ils soient plus ou moins concernés par cette histoire ne m'ont jamais apporté énormément en terme de gestion de conflit.

Ce sont toujours des filles, qui m'ont fait des propositions pour la gestion de cette histoire, ce sont encore elles qui posent des questions 3 mois plus tard pour savoir où en sont mes relations avec eux. C'est lié à leur rôle dans la société, d'écoute, d'analyse relationnelle, et c'est normal pour elles de porter des relations, de trouver des solutions pendant que les hommes sont trop occupés à de grands desseins révolutionnaires.



QUE CREVE LE PATRIARCAT !

Depuis le début de cette histoire j'ai bien vu que le point de vue d'un homme était toujours prépondérant sur le mien. J'étais constamment renvoyée à mon rôle social. Je devais gérer les relations, fermer ma gueule, les considérer comme opprimés eux aussi, admettre que j'étais allée trop loin et surtout fermer ma gueule. Quand bien même j'aurais pu décider de l'ouvrir grand, ce choix m'a paru impossible à faire puisque quoi que je dise les techniques étaient diverses pour réduire à néant tous mes argumentaires.

Se placer dans des catégories à part...

Je ne suis pas vraiment un garçon,
Je communique je te comprends,
Je suis moins pire,
Je suis en train de déconstruire

...
Alors ta gueule !

Quand on parlait sexisme, on parlait de Z. et je n'aurai jamais eu l'idée de remettre A en question.

Ce qui est flagrant pour moi dans cette histoire c'est que même avant d'être féministe j'avais conscience des problèmes de sexisme, mais je ne me sentais pas concernée directement.

Les garçons qui m'entouraient n'étaient pas comme les autres... Ils participaient aux tâches ménagères, certains même parlaient et m'écoutaient ! Et puis, la première étape de prise de conscience du sexisme qui m'entourait a résidé dans l'analyse du rôle que je remplissais pour eux. D'ailleurs, les tâches ménagères n'étaient pas si bien réparties que ça. Quand j'ai voulu que tout ça change je me suis heurtée aux difficultés de communications légendaires, et à des silences contrits. Mais je ne mettais pas encore ça totalement sur le dos du sexisme latent.

En revanche, quand j'ai commencé à parler clairement de sexisme et pire d'oppression patriarcale, j'ai suscité un vif intérêt. Bien sûr, c'était inadmissible, tous ces garçons qui traitaient mal les filles, bien sûr on sait que ça existe et c'est pas bien, bien sûr on est antisexistes...

Oui mais le problème c'est que ça ne va pas plus loin.

L'oppression des femmes est toujours ailleurs en particulier en dehors de nos sphères qui se disent « conscientes ». On opère une distinction/stigmatisation des « machos », repousser la faute en voyant plus grave ailleurs équivaut souvent à ignorer des comportements subtils mais significatifs tout en gardant bonne conscience. On sait que ça existe mais vu que c'est pire ailleurs et que nous on est bien élevés et bien révolutionnaires, ça ne s'applique pas à nous, pas trop, on y réfléchira peut-être quand on aura fini de faire La Révolution (du coup, on est désolés mais on la fera sans vous).

Comme je le dis dans le texte que je leur ai donné, rares sont les parcelles où ils acceptent de se remettre en question. Pendant longtemps, le leurre a tenu sous prétexte qu'ils n'étaient pas comme les autres, et qu'ils étaient loin d'être les pires. Mais le fait est qu'ils refusent les moindres remises en causes et demandes

d'évolution. C'est typique. Se dire antisexiste ne veut pas dire qu'on l'est, se dire préoccupé par des questions de genre ou de sexisme n'est qu'une position de principe, ça n'exclut pas des comportements qui sont oppressants et ça ne doit en aucun cas permettre que les remarques que font les filles ne soient pas prises en compte parce que justement monsieur est en train de faire un travail de déconstruction. Ici, pour eux, l'agresseur c'est moi, c'est moi qui suis allée trop loin, j'aurai du le prendre par la main et discuter, lui dire « écoute, je me sens agressée, tu peux arrêter s'il te plaît ? ». Idéalement, c'est sûr que c'est mieux bien que ce ne soit pas toujours compris (puisque si je me sens vraiment agressée pourquoi je ne vais pas plus mal ?) et qu'il ne m'en a pas laissé la possibilité.

La subtilité se situe dans le fait de parvenir à être intégré dans une catégorie à part, c'est en partie ce qui fonctionne quand un type se met lui-même une étiquette de type intéressé par les questions de genre, les antisexistes, les proféministes... C'est une catégorie qui permet de dire « je ne suis pas vraiment un garçon, j'ai conscience de ton oppression ». C'est donc une catégorie qui permet de passer au travers des mailles du filet de l'intransigeance féministe.

C'est également ce qui permet de parler de sexisme et de question de genre sans avoir à se considérer comme faisant partie de la catégorie oppressante parce que c'est désagréable d'être oppresseur, la pirouette est facile de dire que c'est tout aussi pesant et désagréable que d'être opprimée.

Ce qu'a fait A. est également très malin, il m'a souvent parlé de sa difficulté d'être un garçon, qu'il a longtemps été pris pour une fille dans la rue, que c'est pas facile d'avoir les cheveux longs, qu'il a été élevé par des femmes (il vit chez son père), qu'il est plus sensible que la plupart des gars, qu'il se pose des questions sur son orientation sexuelle, que c'était dur pour lui de se conformer aux exigences virilistes du système patriarcal, du coup il comprend très bien l'oppression des femmes et d'ailleurs il est lui-même opprimé par le système patriarcal (pitchoune). Cette habile manœuvre permet de ne pas être considéré comme un garçon et donc de voir les rapports dans la relation sans la grille d'analyse genrée mais en plus d'être intégré dans la case « opprimé » et donc de bénéficier d'indulgence. Je ne nie pas les difficultés qu'il a pu rencontrer, mais le fait est qu'il reste un garçon et qu'à présent il est socialement complètement reconnu comme tel. Nous ne partageons pas la même place dans le système d'oppression qu'est le patriarcat, en effet, un système d'oppression suppose une catégorie dominante et une catégorie dominée, même si ce système nous impose les mêmes normes aliénantes il ne nous place pas dans les mêmes catégories.

Mais son comportement vis-à-vis de ce qu'il s'est passé avec Z. lève le doute tout de suite, c'est un gars et c'est un gars qui ne veut pas remettre en cause ses privilèges.